



JACQUES
JULLIARD

Comment
la gauche
a déposé
son bilan

Champs actuel

JACQUES JULLIARD

Comment la gauche a déposé son bilan

« Longtemps les Français ont compris sans effort ce qu'était la gauche : le parti de l'universel, dont la démocratie, l'éducation nationale, la laïcité, la justice sont en somme des modalités. La République a été fondée à la fin du XIX^e siècle sur ces valeurs, sans la moindre équivoque, et une grande partie du peuple, des ouvriers aux paysans, des fonctionnaires aux enseignants, des artisans aux cadres, se reconnaissaient en elles. Et puis, un jour, nous sont venues des États-Unis, sous le nom paradoxal de *French Theory*, des idées qui étaient la négation même de cet idéal. »

Témoin attentif de son temps, Jacques Julliard analyse avec finesse les événements politiques qui jalonnent l'actualité et dessinent la tendance d'une époque. Mêlant expérience et érudition, ses observations dressent un constat historique : la gauche française a perdu la bataille des idées et abandonné ses partisans.

Historien, ancien directeur délégué de la rédaction du *Nouvel Observateur*, éditorialiste à *Marianne* et chroniqueur au *Figaro*, **Jacques Julliard** est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Les Gauches françaises*, *La Gauche et le Peuple*, avec Jean-Claude Michéa, et *Allons-nous sortir de l'histoire ?*

En couverture : © Linalyan/Shutterstock

Flammarion

COMMENT LA GAUCHE A DÉPOSÉ SON BILAN

DU MÊME AUTEUR

- Carnets inédits, 1987-2020 : histoire, politique, littérature*, Bouquins, 2021.
- De Gaulle et les siens : Bernanos, Claudel, Mauriac, Péguy*, Cerf, 2020.
- Allons-nous sortir de l'histoire ?*, Flammarion, 2019.
- L'Esprit du peuple*, Robert Laffont, 2017.
- L'École est finie*, Flammarion, 2015.
- Le Monde de Beuve-Méry ou Le métier d'Alceste* (avec Jean-Noël Jeanneney), Seuil, 1979 ; 2015.
- Le Choc Simone Weil*, Flammarion, 2014.
- La Gauche par les textes, 1762-2012* (avec Grégoire Franconie), Flammarion, 2012 ; Champs, 2017.
- Les Gauches françaises, 1762-2012 : histoire, politique et imaginaire*, Flammarion, 2012 ; Champs, 2013 ; 2014.
- La Reine du monde : essai sur la démocratie d'opinion*, Flammarion, 2008 ; Champs, 2009.
- L'Argent, Dieu et le diable : Péguy, Bernanos, Claudel face au monde moderne*, Flammarion, 2008.
- Que sont les grands hommes devenus ? Essai sur la démocratie charismatique*, Saint-Simon, 2004 ; Perrin, 2010.
- Le Malheur français*, Flammarion, 2005.
- Le Choix de Pascal : entretiens avec Benoît Chantre*, Desclée de Brouwer, 2003 ; Flammarion, Champs, 2008.
- Rupture dans la civilisation : le révélateur irakien*, Gallimard, 2003.
- La Faute aux élites*, Gallimard, 1997 ; 1999.

Jacques Julliard

COMMENT
LA GAUCHE A DÉPOSÉ
SON BILAN

Champs actuel

*À Franz-Olivier Giesbert
pour le courage
pour le talent
pour l'amitié.*

Avant-propos

Qu'est-ce qu'un journaliste ? C'est un historien qui ne sait pas comment va finir l'histoire qu'il est en train d'écrire. L'historien classique, lui, le sait. Par exemple, se plaçant par hypothèse en janvier 1789, il ne lui est pas difficile d'énumérer, avec une rigueur implacable, les raisons qui font qu'à son avis l'année ne finira pas sans de grands bouleversements dans le royaume de France. Le bon apôtre ! Connaissant la suite, il ne risque guère de se tromper dans ses prévisions.

Le journaliste n'a pas cette chance. Il travaille sans filet. Pour avoir pratiqué l'une et l'autre profession, dont l'objet est le même – raconter les choses telles qu'elles se sont produites –, j'ai souvent éprouvé que le journalisme exige plus d'intelligence des situations qu'on en demande à l'historien, qui finit toujours par retomber sur ses pieds.

Que l'on me permette d'illustrer mon propos par un exemple emprunté au corps même de ce livre.

Le chapitre 2 est intitulé : « Un mauvais rêve ». Il a paru dans *Le Figaro* du 3 juin 2019, au lendemain d'élections européennes qui ont vu, entre autres, la gauche modérée, composée des socialistes et des écologistes, l'emporter sur la gauche radicale des Insoumis,

contrairement à la présidentielle, où Jean-Luc Mélenchon avait nettement dominé ses concurrents. Cette inversion au profit des modérés était, disais-je, la condition pour que la gauche puisse espérer gagner à la prochaine présidentielle. Or, un peu plus de deux ans plus tard, le 4 octobre 2021, je suis bien obligé de constater (chapitre 28, « Droite politique et gauche culturelle ») que les choses ne se sont pas passées comme je l'envisageais.

Au vu des plus récentes études d'opinion, certes, Mélenchon est en fort recul par rapport à la présidentielle de 2017, mais la gauche modérée, quant à elle, est en pleine Bérézina.

Pourquoi cette erreur ? D'abord parce que l'addition que je faisais entre socialistes et écologistes au sein de la gauche modérée était arbitraire. Nous savons aujourd'hui qu'au moins au niveau des militants, les radicaux sont aussi nombreux chez les Verts que les politiques. Lors de la primaire de l'automne 2021, Sandrine Rousseau a fait presque jeu égal avec Yannick Jadot. Mais, surtout, j'avais gravement surestimé l'intelligence politique des dirigeants socialistes. Au lendemain des européennes de 2019, constatant le renversement en leur faveur à l'intérieur de la gauche, ils auraient dû se précipiter dans la brèche ainsi créée, marquer plus fortement leur différence – en un mot écouter leurs électeurs plutôt que leurs experts. Autrement dit, s'affirmer clairement et hautement comme le parti de la justice sociale, mais aussi celui de la sécurité des Français et de l'identité de la France. Pourquoi le peuple français n'aurait-il pas droit, en complément de la sécurité sociale, à la jouissance paisible de la sécurité physique ? Pourquoi l'identité, qui est le maître

mot de toutes les minorités vagissantes, serait-elle refusée à tout le peuple ? Par quel raisonnement pervers, où l'intimidation joue à plein, refuse-t-on au peuple en gros ce que l'on revendique si bruyamment pour le peuple en détail ? Pourquoi avoir stupidement assuré à l'extrême droite cette incroyable rente de situation, qui lui permet de se présenter comme le défenseur attrité de ces deux droits essentiels que sont la sécurité et l'identité ? Oui, pourquoi ?

La réponse est contenue dans le titre même que j'ai donné à ce livre : parce que la gauche, sous l'influence des intellectuels, a déposé son bilan. Longtemps, en effet, les Français ont compris sans effort ce qu'était la gauche : le parti de l'universel, dont la démocratie, l'éducation nationale, la laïcité, la justice sont en somme des modalités. La République a été fondée à la fin du XIX^e siècle, dans les débuts de la III^e République, sur ces valeurs, sans la moindre équivoque, et une grande partie du peuple, des ouvriers aux paysans, des fonctionnaires aux enseignants, des artisans aux cadres, se reconnaissaient en elles. Et puis, sous le nom paradoxal de *French Theory*, nous sont venues des États-Unis des idées qui étaient la négation même de cet idéal. Elles relevaient toutes du particularisme, et dans le cas des groupes ethniques, culturels, sociaux, de ce que l'on nomme communautarisme. Elles étaient l'image inversée de l'universalisme, cette magnifique synthèse de l'humanisme chrétien et des Lumières du XVIII^e siècle. Comprendre et expliquer pourquoi bon nombre d'intellectuels français se sont faits les agents propagateurs de ce particularisme, qui nous a fait passer de l'esprit de la Révolution française à celui de la Révolution américaine, nous entraînerait au-delà du champ de ce recueil, jusqu'à une théorie

globale du rôle des intellectuels dans la société française, rôle traditionnellement admirable, novateur, devenu négatif, et même pervers depuis la Seconde Guerre mondiale. En l'absence d'un grand leader, à l'image d'un Jean Jaurès, d'un Léon Blum, d'un Pierre Mendès France ou d'un François Mitterrand, le personnel politique de la gauche s'est enlisé dans un terrain qui n'était pas le sien et dans lequel son électorat ne s'est pas reconnu. Sans bruit, celui-ci s'est alors retiré sur la pointe des pieds, laissant la social-démocratie orpheline de ses appuis traditionnels.

Il serait vain d'invoquer ici, comme on le fait si souvent pour relativiser les responsabilités des dirigeants dans la situation de leur parti, un déclin historique de la social-démocratie à l'échelle européenne et même mondiale. C'est le contraire qui est vrai. En Espagne, au Portugal, en Norvège, au Danemark, elle est dominante. Elle vient de gagner les élections allemandes ; elle est en plein redressement en Italie. Plus généralement, entendue comme le maximum de justice compatible avec un niveau incompressible de liberté, elle est, après l'effondrement du communisme et de l'idée de révolution, l'idéal explicite et implicite de la gauche à travers le monde. Conclusion : l'avenir de la social-démocratie est entre ses mains, pourvu, comme disait Eduard Bernstein, qui était orfèvre en la matière, « qu'elle ose paraître ce qu'elle est »...

Tel est le fil rouge qui court tout au long de ce livre : la gauche a été abandonnée par ses troupes parce qu'elle-même a abandonné ses idées. Pour autant, chacune des chroniques que l'on va lire, parues mensuellement dans *Le Figaro* depuis mars 2019, ne traite pas directement de ce sujet. Pourtant, lorsque je me fais le plaisir de consacrer l'une d'elles à Bernanos, à

Balzac, ou encore lorsque je reviens sur la question du couple franco-allemand, c'est en filigrane d'une certaine idée de la France ou d'une certaine idée de la gauche qu'il est aussi question. Là encore, l'évolution est sensible. Si, à la manière gaullienne, j'ai toujours considéré l'Europe comme « un levier d'Archimède » de la politique étrangère de la France, et, à l'intérieur de cet ensemble, le couple franco-allemand comme le levier d'Archimède de la politique européenne, je suis bien forcé de constater que l'Allemagne d'Angela Merkel a été pour nous un partenaire beaucoup plus difficile que celle de Gerhard Schröder ou celle d'Helmut Kohl. Nos difficultés avec notre partenaire capital mesurent mieux que tout autre instrument le recul français, notre déclin relatif par rapport à la puissance allemande, qui n'a cessé d'aller grandissant.

C'est à la lumière de ces évolutions, qui sont préoccupantes, que mon dernier mot sera, en préalable à tout projet politique et culturel, un plaidoyer pour la renaissance française. Nous sommes à un moment de notre histoire où les luttes politiques, qui sont la substance même du débat démocratique, doivent s'effacer, pour un temps, devant un programme commun à toutes les forces du pays. Je connais trop les constantes de la vie politique pour ne pas être en garde contre toutes les mystifications de l'Union nationale, quand elle est maniée de façon partisane par la droite. Je veux plutôt me souvenir que c'est du cœur même de notre tragédie, c'est-à-dire des années d'occupation, qu'est née l'idée d'un Conseil national de la Résistance pour les années qui suivraient la Libération. C'est du fond même de cette tragédie que les hommes de la Résistance, des royalistes aux communistes, de ceux qui croyaient au ciel à ceux qui n'y croyaient pas, ont puisé

la ressource et la volonté de parier sur un avenir commun.

Les heures que nous vivons sont évidemment moins tragiques, mais elles sont peut-être plus graves, car ce qui est aujourd'hui menacé n'est autre que le lien national, c'est-à-dire la volonté en chacun de nous de se constituer avec tous les autres citoyens en une nation.

Je ne suis qu'un vieil homme, sans aucune espèce de pouvoir – je n'en ai jamais eu et n'en ai jamais recherché –, mais animé, comme à chaque moment de mon existence, par l'amour de mon pays, c'est-à-dire d'une histoire, d'une culture, d'une langue : en un mot, d'un peuple. Puissent les mois et les années qui sont devant nous me redonner non la foi, je n'en manque pas, mais l'espérance dans le destin exceptionnel, et pour ainsi dire surnaturel, de ce pays, la France, que nous avons mérité d'aimer.

Les articles ci-dessous ont d'abord paru dans *Le Figaro* entre mars 2019 et novembre 2021.

Le présent livre est donc la suite de celui paru en 2019 aux éditions Flammarion : *Allons nous sortir de l'histoire ?*, qui rassemblait des articles du 5 juin 2015 au 7 janvier 2019.

Bernanos aujourd'hui présent

4 mars 2019

« J'écris ce livre pour moi et pour vous – pour vous qui me lisez, oui : non pas un autre, vous, vous-même. J'ai juré de vous émouvoir – d'amitié ou de colère, qu'importe ? Je vous donne un livre vivant. »

Cette apostrophe célèbre, en ouverture à *La Grande Peur des bien-pensants*, a électrisé notre jeunesse. Elle appartient à cette littérature d'interpellation qui fait de Georges Bernanos un prince du verbe parmi les siens. Les siens, c'est-à-dire les écrivains chrétiens – ou, pour mieux dire, christiques – qui commencent avec Pascal (« Console-toi ; tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ») et qui s'épanouissent dans la première moitié du XX^e siècle. À la fin du XIX^e, Huysmans, Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle-Adam et surtout Léon Bloy ont ouvert la voie, cette voie royale dont les étapes se nomment Péguy, Claudel, Bernanos lui-même, Simone Weil, sans compter les philosophes, Bergson, Maritain, les journalistes « transcendants », Mounier, Clavel...

Des Don Quichotte du spirituel

Et cela au moment même où la France se déchristianise dans ses profondeurs ! Formidable chiasme du spirituel et du sociologique, littérature de résistance donc, chefs-d'œuvre à contre-courant : c'est ce qui leur confère ce ton de défi, cette insolence irrésistible, toutes amarres larguées, cet anticonformisme sans bluff.

Ce sont des Don Quichotte du spirituel. De là ce ton inimitable, cette flamboyance folle qui a donné à la prose française une intensité inégalée jusqu'alors. Lisez donc une page de *Tête d'or* ou de *Partage de midi*, de Claudel, de *Notre jeunesse*, de Péguy, de *La Joie* ou des *Grands Cimetières sous la lune*, de Bernanos, et l'évidence s'impose : à côté, Gide, Valéry, Camus sont gais comme une après-midi de Toussaint. Tenez, à propos du premier, voici ce qu'en disait Claudel, qui n'en ratait jamais une : « Gide se figure qu'il est simple parce qu'il est plat, qu'il est classique parce qu'il est blafard. C'est un clair de lune sur un dépôt de mendicité. »

« Dieu me damne, voilà son portrait véritable », comme dit le petit marquis à Célimène. Quand on écrit, ce n'est pas pour s'enchanter de son élégance et se bercer de ses propres cadences ; quand on écrit, c'est pour casser les vitres. Les hommes dont je parle ici ont mis toute leur moralité dans leur écriture, toute leur espérance, qui était grande, dans leurs mots. Il n'y a au fond que deux sortes d'écrivains, ceux qui préparent à un sommeil agréable et ceux qui empêchent de dormir. Les miens appartiennent à la seconde catégorie.

Il y a aujourd'hui une « actualité » de Bernanos. D'abord parce qu'il est tombé dans le domaine public,

le « domaine » tout court, comme on dit dans l'édition, qui nous vaut chez Flammarion la réédition de deux romans, *Sous le soleil de Satan* et *Journal d'un curé de campagne*, et dans « Bouquins », chez Laffont, une publication d'essais, de pamphlets, d'articles et de témoignages. Épatant. Il n'y manque que *La Grande Peur des bien-pensants*, pour délit d'antisémitisme. Je comprends ça. J'ai décliné jadis la proposition de préfacier *La Grande Peur* et préféré *La France contre les robots*... L'antisémitisme juvénile de Bernanos, je vais y revenir. Mais sa véritable actualité est bien au-delà. C'est un paradoxe : Bernanos est actuel parce qu'il est antimoderne. Il est même, avec son maître Péguy, l'antimoderne par excellence.

Pourquoi ? Parce qu'il a vu dans la modernité la plus formidable entreprise de démolition du spirituel qui se soit jamais levée, le primat absolu de l'avoir sur l'être, dans les catégories de Gabriel Marcel (tiens, encore un !), un complot permanent contre la liberté de l'esprit et la réduction de toutes les valeurs à la valeur de l'argent. Rien n'illustre mieux à ses yeux cette déspiritualisation du monde que son invasion par les machines. *La France contre les robots* (1946), son dernier livre, en dehors de recueils d'articles, est dominé par l'idée qu'« un monde gagné par la technique est perdu pour la liberté ». Mal accueilli par la critique, y compris par Emmanuel Mounier, qui dénonçait son « passéisme », ce livre retentit aujourd'hui pour nous d'accents prophétiques contre le totalitarisme et contre la tyrannie technicienne. Avant Carl J. Friedrich et Zbigniew K. Brzezinski, avant Hannah Arendt et Claude Lefort, les grands théoriciens du totalitarisme, Bernanos a parfaitement compris que le monde moderne, « le cœur dur et la tripe sensible »,

comme il dit si bien, relevait d'une certaine conception de l'homme, commune aux libéraux anglais et aux marxistes : le totalitarisme politique, qu'il soit la dictature de l'argent, de la race, de la classe ou de la nation, repose d'abord sur la réduction de l'homme à l'animal économique qui demeure en lui. Fascisme, communisme, libéralisme, au nom d'un mythe dévoyé, celui du progrès, ne sont jamais que trois formes d'asservissement de l'individu au « monde des machines ». Car Bernanos ne craint pas de placer le libéralisme ploutocratique anglo-saxon dans le même panier que les dictatures que ce dernier prétend combattre.

Génie provocateur

Mais voici le plus neuf et le plus déconcertant : pour lutter contre toutes ces formes modernes de la servitude, à qui ou à quoi le vieux nostalgique de l'Ancien Régime, ou plutôt de la monarchie, s'en remet-il ? Je vous le demande et vous aurez peine à le trouver : à la seule révolution libératrice, à notre grande révolution, à l'universelle Révolution française !

Je répète que la Révolution de 89 a été la révolution de l'homme, inspirée par une foi religieuse dans l'homme, au lieu que la Révolution allemande du type marxiste est la révolution des masses, inspirée non par la foi dans l'homme mais dans le déterminisme inflexible des lois économiques qui règlent son activité, elle-même orientée par son intérêt ¹.

Oserai-je vous suggérer que cela est très beau, et que, au-delà des wagons entiers de littérature révolutionnaire ou des émois périodiques de tant de petits

1. Georges Bernanos, *La France contre les robots*.

historiens coupeurs de têtes, c'est la vérité profonde de la Révolution française qui est ici proclamée ?

Après cela, il est facile de comprendre qu'il ne reste plus rien, hormis l'entêtement de l'auteur, qui est incommensurable, de cette sanctification juvénile de Drumont et de cet antisémitisme à l'ancienne dont, avec son génie provocateur, il prétendra un jour qu'il a été déshonoré par Hitler. Comme si l'on pouvait déshonorer l'antisémitisme ! N'importe : il faut prendre Bernanos tel qu'il est.

Dans ce grand combat contre le monde moderne, il me reste à dire le plus beau : la fidélité à l'enfance et aux valeurs libératrices du christianisme. Depuis trois siècles, notre littérature est traversée par un grand clivage, et combien éclairant ! Celui qui sépare les écrivains de l'adolescence, comme Rousseau, qui a inventé la chose, Stendhal ou encore Barrès, et les écrivains de l'enfance, sous les espèces de deux génies antithétiques : Proust, qui n'a cessé de la revivre, Bernanos, qui n'a cessé de s'en réclamer. À un moment du livre où on ne l'attendait pas, le voici qui déclare tout à trac dans *Les Grands Cimetières* : « J'écris pour me justifier – aux yeux de qui – je vous l'ai déjà dit, je brave le ridicule de vous le redire : aux yeux de l'enfant que je fus. »

Valeurs communes à la chevalerie et à la sainteté

De telles déclarations abondent dans l'œuvre de Bernanos. Mais elles prennent ici une importance particulière au cœur d'un livre qui, quoi qu'on dise et quoi qu'il en ait dit, constitue, au spectacle de la barbarie franquiste, une rupture éclatante avec son passé

d'homme de droite, un temps camelot du roi et longtemps admirateur de Charles Maurras. Oui, il a écrit *Les Grands Cimetières*, le plus beau livre de combat du siècle, et à bien des égards de combat contre lui-même, par fidélité à l'enfant qu'il avait été. On ne joue pas avec l'enfance. On ne triche pas avec l'enfance. On ne ment pas à son enfance. S'adressant dans la préface à ses « compagnons inconnus, vieux frères, troupe harassée, troupe fourbue, blanche de la poussière de nos routes », il avoue avoir perdu leurs traces « à l'heure où l'adolescence étend ses ombres » (*sic*). Cette notation rapide en dit beaucoup. Mais, demanderez-vous, quel rapport avec le monde moderne ? Pour Bernanos, l'enfant est ce qu'il est dans l'Évangile : le regard de Dieu sur le monde. Pour Freud et pour la modernité, c'est un pervers polymorphe.

En vérité, le monde moderne n'a qu'un véritable adversaire, qui n'est ni le marxisme, ni le socialisme, ni même l'écologie, mais le christianisme de la première épître de saint Jean : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. » C'est ce langage de l'enfance qu'il cherche obstinément de livre en livre, même s'il désespère de jamais le trouver, parce qu'« on ne parle pas au nom de l'enfance ». C'est même le sens profond de son combat politique : « Parce que la part du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs. » Il a bien dit « rachat ». Il a bien rapproché les enfants des héros et des martyrs. C'est pourquoi – est-il besoin de le dire ? – ses catégories politiques ne sont pas celles des praticiens de la politique. Foin de la gauche et de la droite ! Ce sont les valeurs communes à la chevalerie et à la sainteté, ce sont celles, indissolublement unies, de l'honneur et de la miséricorde. Non, Michel

Onfray, on ne peut opposer, comme vous le faites, la pitié, qui appartiendrait à l'ordre chrétien, à l'honneur, qui appartiendrait à l'ordre romain. Dans la politique bernanosienne dont on me permettra de dire qu'elle est un peu la mienne, l'ordre de la pitié, ou si l'on préfère de la charité, est la seule justification d'une politique de l'honneur, qui sans cela tombe si facilement dans le coup de menton et la clinquaille (je n'aime plus autant Corneille que dans ma jeunesse...). Alors, oui, l'honneur. Mais au service de la charité ou alors rien ! Car enfin, sans la pitié, la douce pitié de Dieu, l'honneur, mon cher Onfray, avec toute sa verroterie néoclassique, ce n'est pas grand-chose. Oui, il faut mettre l'honneur au service de tous et à la portée de tous, ce qui est peut-être la meilleure définition possible de la démocratie. Je préfère laisser la parole à Bernanos lui-même :

Nous avons fait ce rêve de mettre l'honneur à la portée de tout le monde, il faut que nous le mettions aussi à la portée des gouvernements. Nous croyons qu'il y a un honneur de la politique, nous croyons, non moins fermement, qu'il y a une politique de l'honneur et que cette politique vaut politiquement mieux que l'autre ¹.

Après cela, il faut un grand silence. Faisons, s'il vous plaît, un grand silence, parce que nous comprenons bien que tout à coup quelqu'un a parlé et qu'il a dit quelque chose.

Reste un dernier éclairage. C'est le plus difficile, le plus scandaleux aussi, dans un monde qui a fait du bien-être et de la décontraction les valeurs suprêmes. Navré, mais ce sont des articles que Bernanos ne tient pas en magasin. C'est un poète du tragique, le plus

1. *Nous autres Français*, « Pléiade », Essais, II, p. 764.

grand, non pas après mais avec Dostoïevski. Je n'ai jamais pu entrer dans un roman de Bernanos sans une boule au ventre. J'ai lu *Monsieur Ouine*, bien entendu, je n'ai jamais pu le relire. Quant à ce livre qu'il a osé intituler *La Joie*, il aurait pu tout aussi bien l'appeler *L'Angoisse*. Rien à voir avec ce léger sentiment d'anxiété qui nous prend à de certains moments de notre existence, et qui relève tout entier de la psychologie. D'ailleurs, Bernanos déteste la psychologie.

L'Imposture, la bien nommée, à laquelle justement *La Joie* fait suite, est une charge terrible, injuste à force d'être violente, contre toutes les formes de ce qu'en langage moderne on appelle le psy : psychologie, psychiatrie, psychanalyse. Il y a dans le personnage de La Pérouse, le psychiatre, quelque chose de cette imposture qui a fini par dévorer de l'intérieur ce grand intellectuel en perdition qu'est l'abbé Cénabre.

L'angoisse du mourir

Et voici le message le plus impitoyable du chrétien Bernanos : la sainteté n'est pas le plus aimable des dons de Dieu ; la sainteté n'est pas un remède contre l'angoisse. La mort des saints est aussi terrible, parfois davantage, que celle des imbéciles et des imposteurs. « Il est dur de mourir, ma fille », avoue l'abbé Chevance, le confesseur des bonnes, la figure peut-être la plus christique d'un univers qui en compte tant, comme Donissan, ou ce saint sans nom qu'est le curé de campagne. L'agonie, la « Sainte Agonie », comme dit Bernanos de celle de Jésus, n'est pas une agonie pour rire. Le Christ a transpiré d'angoisse. Jusqu'à la fin de sa vie, Bernanos a été obsédé par l'angoisse de

mourir, dont il a fait un chef-d'œuvre dramatique : *Dialogues des Carmélites*.

L'homme qui tout au long de son œuvre a vu dans l'optimisme la vertu propre aux imbéciles ne nous laisse accéder à la joie – car enfin il a appelé *La Joie* son roman – qu'à la dernière minute, dans cette minute de Vendredi saint où tout ce qui est perdu se trouve tout d'un coup sauvé. La joie n'est que l'angoisse enfin vaincue par plus fort qu'elle. Il en va de même de cette forme suprême de la joie humaine que l'on appelle l'espérance. Le désespoir est le terrain naturel sur lequel la grâce peut commencer à agir.

L'optimisme est une fausse espérance à l'usage des lâches et des imbéciles. L'espérance est une vertu, *virtus*, une détermination héroïque de l'âme. La plus haute forme de l'espérance, c'est le désespoir surmonté.

Un mauvais rêve

3 juin 2019

Les élections européennes n'ont fait que renforcer les tendances qui étaient apparues lors de la présidentielle de 2012 : la France est en train de passer d'une structure bipartite à une structure tripartite. Comme l'ont montré nos meilleurs connaisseurs des sondages et de la géographie électorale, Jérôme Jaffré ici même ou Jérôme Fourquet dans *Le Point*, derrière l'apparente stabilité du môle macronien – entre 22 et 24 % des suffrages –, de profonds mouvements tectoniques en ont modifié la structure. C'est ainsi qu'à gauche l'écologie a été un vote refuge pour tous les déçus du marcronisme ; mais de façon symétrique et complémentaire, à droite, ce même macronisme a tenu lieu à son tour de vote refuge pour tous les inquiets du lepénisme. Le PS et Raphaël Glucksmann, à gauche, Les Républicains et François-Xavier Bellamy, à droite, ont été les grandes victimes de ces votes utiles, qui ont en revanche permis le resurgissement des écologistes de Yannick Jadot.

Le résultat, c'est la confirmation des analyses de Pierre Martin, de l'Institut politique de Grenoble, qui décele dans la plupart des démocraties modernes

l'apparition de trois pôles qu'il appelle « conservateurs identitaires » à droite, « libéraux mondialisateurs » au centre et « démocrates éco-socialistes » à gauche. J'espère que vous me suivez toujours. Mais, de même que, dans les structures bipartites gauche-droite d'hier, l'accession au pouvoir était conditionnée par la prédominance dans un même camp des modérés sur les extrêmes – comme dans le passé, quand les sociaux-démocrates de Mitterrand l'ont emporté sur les communistes de Marchais, et ont pu, de ce fait, être assez rassurants pour rassembler une majorité de l'électorat –, de même aujourd'hui les chances de parvenir au pouvoir suprême sont conditionnées dans les trois pôles par la domination des plus équilibrés sur les plus radicaux. C'est, on l'oublie trop souvent, que l'électeur est rarement un excité, et que le suffrage universel est le meilleur garant de la paix sociale. C'est ainsi qu'à droite, à l'intérieur du pôle conservateur identitaire, Marine Le Pen s'est acheté un début de respectabilité en éliminant Florian Philippot. À gauche, au contraire, la domination des Insoumis sur le PS, de Jean-Luc Mélenchon sur Olivier Faure, a rendu impensable pendant deux ans un retour en force de la gauche vers le pouvoir. Or, à gauche, l'inversion a eu lieu, autrement dit le retour à la normale, puisque les modérés (écologistes + PS), soit quelque 20 % des suffrages, et même plus si affinités, l'ont emporté nettement sur les plus radicaux (Insoumis et apparentés), qui pèsent désormais dans le meilleur des cas 10 %.

D'autant plus que l'électorat résiduel du Parti communiste et de Benoît Hamon, échaudés par l'échec de la radicalité, rejoindrait assez facilement les plus modérés. Un des enseignements les plus importants à

terme du scrutin, c'est que, en dépit d'une écrasante défaite, la gauche est rentrée dans le jeu.

Une telle hypothèse, qui, je le répète, exige du temps pour prendre consistance, est d'autant plus envisageable que, pour les raisons expliquées plus haut, le fléau de la balance macronienne s'est incliné vers la droite. Les électeurs n'ont fait du reste que suivre Emmanuel Macron lui-même : élu au centre gauche, il a gouverné au centre droit. Il n'est donc pas écrit d'avance, comme on le lit un peu partout, que le deuxième tour de la future présidentielle de 2022 opposera nécessairement, comme la dernière fois, Emmanuel Macron à Marine Le Pen. Si la gauche voulait, pour une fois, jouer la partie avec les cartes qu'elle a en mains, et non avec celles qu'elle voudrait avoir, elle pourrait fort bien créer la surprise. Il ne lui manque pour ce faire qu'un leader crédible, et celui-ci, dans l'état actuel des choses, ne saurait être que sa seule personnalité nationale, injustement et sottement entravée, garrottée par les hurluberlus de son propre camp à la fin de son précédent mandat présidentiel : je veux dire François Hollande. L'accueil excellent, et inattendu, dont a bénéficié l'an dernier le livre dans lequel il tirait quelques-unes des leçons de son expérience, révèle, à son égard, de la part du peuple français, quelque chose comme de la mauvaise conscience. Si donc, pour une fois, la raison l'emportait sur les passions à l'intérieur d'un camp qui se prétend héritier des Lumières, il resterait à Hollande à reconstituer des équipes et à élaborer un programme solide en matière de finances, d'environnement, d'immigration et de politique européenne et internationale. La gauche peut-elle gagner ? Oui, je crois l'avoir montré. Le veut-elle vraiment ? Cela, c'est une autre affaire.

Notre-Dame encore plus belle

Nos songes ont parfois l'esprit de l'escalier. Voici celui qui, en pleines chamailleries électorales, m'a visité l'autre nuit.

La scène se passe à la fin de l'année 2019 ou au début de la suivante. En vertu d'une funeste loi des séries, un incendie, après celui qui a ravagé Notre-Dame de Paris, s'est déclaré au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Un destin ricaneur a endommagé celui du *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, ainsi que d'autres, non moins importants, comme ceux de plusieurs romans de Balzac et celui de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert. Aussitôt, l'air grave et le sourcil prophétique, Emmanuel Macron surgit à la télévision, assurant qu'il en irait ici comme dans le cas de Notre-Dame ; que lesdits manuscrits seraient restaurés avec l'aide des techniques les plus modernes, dans un délai de cinq ans, restaurés et rendus plus beaux encore ! C'est ainsi – et ici la catastrophe s'avérerait providentielle – que le nouveau manuscrit, remodelé dans la fidélité à l'œuvre de Victor Hugo, pourrait tenir compte des embellissements que notre siècle inspiré était en train d'apporter à un bâtiment archaïque, vieux de près de huit siècles, et que l'on saisirait l'occasion d'y introduire la diversité qui manquait alors à notre esprit national ; le Président consulterait l'Académie française sur l'opportunité d'y introduire, par la plume de quelques-uns de nos meilleurs romanciers actuels, à la place de la bohémienne Esmeralda, personnage aux relents racistes, une femme musulmane voilée.

Sur quoi, une pétition signée d'une centaine d'économistes de gauche, parmi lesquels Thomas Piketty, fit remarquer que la curiosité de Balzac, quelque grande qu'elle fût, n'avait pu tenir compte, dans des romans

comme *Illusions perdues* ou *La Maison Nucingen*, des derniers acquis de la science économique, tels que le marginalisme, ou de la *Théorie générale* de Keynes, et que l'occasion était bonne, dans une fidélité rigoureuse au génie balzacien, d'y introduire adroitement quelque péripétie nouvelle destinée à « dépoussiérer » ces romans, du reste remarquables.

Dès le lendemain, Marlène Schiappa, secrétaire d'État à l'Égalité entre les femmes et les hommes et à la Lutte contre la discrimination, donna au *JDD* une interview remarquée : *Madame Bovary* était fâcheusement empreint – comment eût-il pu en être autrement ? – du désolant sexisme propre au XIX^e siècle. C'est pourquoi, dans une fidélité absolue au génie de Flaubert, elle suggérerait que la fin du roman fût – c'était son mot – « revisitée » ; que les études de genre – dont elle soulignait qu'elles ne sont nullement une théorie – ont montré que le bovarysme n'est pas une spécificité du sexe féminin, mais un trait général de la condition humaine dans certaines circonstances. On pourrait par exemple imaginer qu'Emma, au lieu de se donner stupidement la mort par empoisonnement, choisirait de devenir un homme et d'épouser un de ses lointains cousins.

Lorsque enfin j'aperçus un critique musical fort connu et respecté des *Inrocks* se présenter avec sous le bras la partition du *Don Giovanni* de Mozart, je tressaillis, et quelque chose d'inattendu se passa : je m'éveillai. Je me jetai machinalement sur quelques ouvrages que j'avais à portée de la main. *Le Cid* était toujours vainqueur des Maures, Célimène était toujours aussi vaine et coquette, et l'Apocalypse de saint Jean se terminait sans un mot sur le réchauffement climatique. Il fallait se résigner à rentrer dans les basses couches d'un monde désespérément conservateur.

Simone Weil, aujourd'hui présente

J'en étais encore au grand remue-ménage des élections quand je trouvais, à mon courrier du matin, une réédition de *La Pesanteur et la Grâce* de Simone Weil (Plon) ; et de nouveau, comme la première fois, et comme les suivantes, le choc ! Simone Weil est un auteur auquel il est impossible de s'habituer. Elle est, dans mon Panthéon intérieur, une sorte d'aboutissement logique, nécessaire, de mes « quatre P », les quatre écrivains qui ont compté dans ma vie intellectuelle : Pascal, Proudhon, Pelloutier, Péguy. Du premier, elle a conservé l'évidence christique, telle qu'elle apparaissait dans *Le Mystère de Jésus* : « Le Christ lui-même est descendu et m'a prise » ; du second, le refus définitif de tout ordre, intellectuel et social, qui serait fondé sur la force : l'anarchie n'est pas l'absence d'ordre mais l'absence de commandement ; du troisième, au sein du mouvement ouvrier, l'idée d'une « société d'hommes fiers et libres ; [...] amants passionnés de la culture de soi-même » ; du quatrième, la haine du « monde moderne » reposant exclusivement sur l'argent. Et, au bout du compte, ce personnage hors de toutes les séries, élève d'Alain, normalienne, engagée en usine, volontaire aux côtés des républicains espagnols, mystique, rejoignant en 1942 Londres et la France libre, où elle écrit son dernier livre, que je recommande à tous les adeptes du nomadisme et de la mondialisation : *L'Enracinement*. Tous les écrivains que je viens de citer ont en commun l'amour du peuple et la défiance pour les idées qui deviennent majoritaires. Même défiance à l'égard de toutes les formes de conformisme tout autant que de l'anticonformisme. Il n'est rien qu'ils mettent au-dessus de la liberté de l'esprit, pas même leur esprit propre.

La Pesanteur et la Grâce n'est pas un livre de Simone Weil, mais des extraits, sélectionnés et classés en un ordre systématique, par Gustave Thibon, des *Cahiers* qu'elle lui avait confiés en avril 1942, avant de s'embarquer pour New York, puis pour Londres.

Thibon était un admirateur du maréchal Pétain, quand Simone Weil était spontanément du côté de la Résistance. Mais son choix est intelligent, totalement respectueux de la pensée de Simone Weil. Il a, toutes proportions gardées, fait sur elle le travail qu'avait réalisé Léon Brunschvicg sur les *Pensées* de Pascal. Car Simone Weil est aussi un écrivain admirable, à qui n'est pas encore tout à fait reconnue la place qui est la sienne dans notre littérature. On ne résume pas un tel livre, pas plus qu'on ne résume les *Pensées* de Pascal. Si j'osais, je dirais que Pascal se contentait d'être un génie, quand Simone Weil s'est aventurée dans ces régions obscures qui sont à la limite de la condition humaine.

Ajoutons-leur, pour faire bonne mesure, Friedrich Nietzsche. Des êtres qui vont au bout d'eux-mêmes, sans souci de se contredire ou de se survivre. Qui de notre humanité fatiguée donnent une version élargie, radicale et sans concessions, et qui, du tréfonds d'un désespoir fécond, l'appellent, pour lui rester fidèle, à son dépassement.